

La plus jeune sœur cuisine, sert et encourage; tout en sueur, les pommettes rouges, les manches retroussées, les cheveux collants, elle apporte plats après plats, afin de satisfaire tout le monde. Le vacher l'aide pour quérir la boisson et couper des tranches épaisses dans les pains énormes comme des cerceaux d'enfant.

Tous les autres se laissent servir docilement, excepté la mère qui, nerveuse, agitée, dérangée dans ses coutumes, peu habituée à rester tranquille, surveille et donne, quand même, des ordres.

Mais voici que l'on retire, de dessus l'armoire, les grandes tartes au riz, au sucre et aux *bioques*, tandis qu'une vaste cafetière en cuivre étamé circule de main en main et que chaud et jaunâtre le café remplit les tasses.

La faim est un peu apaisée, l'on prend ses aises, les hommes desserrent la courroie qui encercle le pantalon, les langues se délient; ils s'excitent mutuellement pour la lutte de tantôt, raillant d'avance leurs partenaires.

Oh! ils savent bien qu'il en viendra, comme tous les ans, des alentours, de loin même, de la ville peut-être! Mais qu'ont-ils à craindre? Ne sont-ils pas reconnus les plus forts de la contrée? Et puis, quand l'honneur du village est engagé, ne sent-on pas en soi une force inconnue qui vous pousse à faire plus que votre mieux?

Sont-ils beaux maintenant tous ces gas d'Ardenne! Longs et minces, mais solides et tenaces, ils regardent de leurs yeux toujours fristes la montagne qui dresse ses flancs combattus et vaincus à coups d'effort. Mais le souvenir des jours mauvais s'altère devant le riant avenir; leurs bouches s'élargissent, le rire sonne clair entre leurs dents. Ils passent la main dans leurs cheveux sombres, et sur les plis de leur visage se reflète leur volonté de terrien infatigable et têtue.

Ce sont des hommes hâtis en roc, et dont l'âme est d'airain.

\* \* \*

L'église a beau appeler pour les vêpres, ils n'ont garde de se déranger: maintenant, la partie est en plein, la lutte est chaude, clan contre clan on y met toute son ardeur. Groupés, les partisans et les adversaires attendent patiemment que leur tour soit venu, pour saisir la boule et accomplir un geste d'éclat. Chacun possède un lambeau d'espérance dans la victoire finale.

Aussi les nerfs s'excitent, les gouttes d'impatience tremblent au front, quand, lancée sur la planche avec force, la boule bondit vers le but. Après chaque coup, ce sont des acclamations ou des rires, tandis que le joueur reprend sa place, fatigué de l'effort donné.

C'est vraiment un beau jeu de quilles que celui-ci: Percé entre deux haies où fleurissent l'aubépine, les mûriers et les framboisiers, il montre sa terre nivelée et sa planche bien droite et fraîchement rabotée. A gauche contre le café, un hangar, hâtivement élevé en bois de sapin et taillé à la hache, laisse couler sa résine. Le toit, formé de fougères encore vertes, protège contre les rayons brûlants du soleil les buveurs attablés autour des tonneaux; des planches, posées simplement sur deux bûches, soutiennent les jeunes gens qui attendent la fin de cette partie sérieuse pour pouvoir se livrer à l'apprentissage du jeu local.

Sur le banc en plein air et appuyé à la haie côtoyant la piste, seuls les lutteurs ont place et échangent leurs impressions. C'est à son extrémité d'ailleurs vers les quilles, que se tient l'instituteur juge et marqueur des points.

Mais voici qu'une clameur prolongée s'élève, par un rampeau; le village, une fois encore, est vainqueur. Délirants, ils se prennent par la main, dansent en rond, commençant un crâmnion qui entraîne, pour finir, les perdants et les spectateurs. « Nous régalaons! nous régalaons! crient-ils; en avant les camarades! » et, en bande, ils pénètrent dans l'établissement où ils s'entassent, se bousculent et arrivent à se caser en se maigrissant le plus possible.

Balloté, perdu dans tout ce remue ménage, Isidore, le crieur public — qui dégustait tranquillement une chope dans un coin — veut se réfugier dans la cuisine. Mais on l'aperçoit et vingt bras le retiennent, le forcent à être de la partie. Un solide garçon de ferme l'enlève, le place sur la table et réclame avec toute l'assemblée: « Une chanson! une chanson! »

Alors Isidore tire une main de sa poche, enlève sa pipe de sa bouche et leur dit en riant: « Je me fous de vous. — Très bien, très bien! crie-t-on, un litre de péquet pour Isidore. »

Le voilà maintenant le point de mire de tous les quolibets, le bouffon de leur joie.

L'humanité est ainsi faite: prise en bande elle a besoin de se liguer contre le plus faible, contre celui dont elle n'a à attendre aucune riposte et dont d'avance elle est certaine de triompher.

De partout on le presse, on l'encourage à vider son verre, qu'on remplit continuellement. D'autres le forcent à parler et à fumer, tandis que des boules de papier et des bouchons assaillent sa tête.

Mais bientôt sa langue s'empâte, il bégaye, tombe de sa chaise et roule par terre ivre mort.

Alors un des convives, qui l'observait depuis un petit temps, quitte la salle, se rend à côté, où l'on tient boutique, et rentre, au bout de quelques instants, un petit paquet à la main.

« Nous allons rire », dit-il; et, tandis qu'on le questionne, il délaie de la levure dans le verre d'Isidore débordant de bière. Couché sur le dos, l'estropié paraît presque un enfant difforme. La disproportion de ses jambes se remarque mieux dans cette position, tandis que la bosse de sa poitrine ressort violemment par son gilet déboutonné.

... Une fois que tout fut fondu, le camarade força le patient à boire sa préparation au milieu des exclamations des consommateurs.

On attendit un petit temps, sans rien remarquer; mais bientôt l'effet fut visible; Isidore grossissait insensiblement. Son ventre s'enflait comme un ballon dans lequel pénètre l'oxygène en trop grande quantité. Ce furent des sursauts brusques. La compagnie se gondoit devant cette farce, tandis que l'infirmes dormait toujours à poings fermés.

Mais déjà plusieurs émettaient des craintes devant l'enflement continu. Les rires diminuaient, une anxiété se lisait sur les visages. On pronostiquait autour de l'enflé; puis de nouveaux éclats de rire de femmes et d'enfants éclataient; c'était vraiment trop cocasse.

Cependant le malheureux était à toute extrémité, la peau se tendait, on prévoyait une explosion — et personne pour le secourir: le médecin habitait à une lieue de là.

Dans l'effroi de cette situation, on proposait même de lui faire une entaille afin de laisser échapper le gaz, mais on craignait d'atteindre des parties essentielles et vitales. D'autres se prononcèrent pour la respiration artificielle, mais le crieur serrait fortement les dents. On désespérait de tout, on se convainquit peu à peu d'un malheur, jurant, mais un peu tard, de ne plus recommencer pareille blague. Tous dissimulaient leur culpabilité, le farceur rejetait à d'autres l'idée, il n'avait été lui que l'exécuteur; plusieurs lui avaient insinué d'employer de la levure. Des prudents s'en allaient à l'anglaise, des timides prétendaient certaines affaires urgentes: ils sauraient toujours à temps le résultat.

Mais le bruit se répandait au-dehors, déjà on accourait de toutes parts pour contempler ce phénomène; quand, soudainement, un son de flûte doux et prolongé retentit; alors, au milieu d'une hilarité folle, un dégonflement s'opéra, — et ce soulagement inattendu sauva la vie au vieil Isidore.

Et parmi la gaité exubérante qui remplissait le café, l'ivrogne ouvrit de grands yeux bêtes, regarda longuement autour de lui, se mit à pleurer en criant: « A boire! A boire! »

GASTON PULINGS.



### LETTRES WALLONNES

COLSON, Lucien. *C'esteût 'ne fèy...* Souvenirs, croquis et contes en wallon. — Liège, Mathieu Thone. Un vol. in-8° (19 × 12,5). 153 p. Prix: 2 fr.

MAUREUGE, Lucien. *So tchamps, so vèyes.* Poésies wallonnes. Préface de M. Olympe GILBART. — Lize-Seraing, Ed. Plépus. Un volume in-4° (22,5 × 15)

non paginé [194 p.]. Prix: 1 franc.

JEAN LAMOUREUX (Jean Lejeune, de Herstal). *Rimés d'amour et d'joyeuses tchansons.* Préface de M. Auguste DOUTREPONT. — Liège, Impr. Publicitas. Un vol. in-8° (21 × 13,5). 96 p. Edition A, prix: 1 fr. Edition B, prix: 2 fr.

*C'esteût 'ne fèy...* — Sur la foi de ce titre, on pourrait croire, tout d'abord, à un nouveau recueil de contes, les contes de fées du pays wallon, à la manière du vieux Perrault. De fait, M. Lucien Colson n'eût pas reculé, probablement, devant la tâche pourtant ardue d'adapter au goût local et de traduire à notre usage la légende de *Cendrillon* ou de la *Belle au bois dormant*. Pas plus qu'il n'a reculé devant l'aridité d'une transposition wallonne de la *Guerre des Gaules*, de Jules César! Affronter de gaité de cœur un pareil pensum prouve au moins une intrépidité rare, une virtuosité peu commune.

Aussi bien y a-t-il autre chose dans ce volume que des traductions ou des jeux de littérature. Le poète des *Rimembrances*, se retrouve ici, dans l'évocation des souvenirs de son pays d'enfance, de son vieux « *Voteum* », dont il suscite les aspects d'autrefois et les amusantes figures disparues.

La verve de l'auteur s'émeut à réveiller « li douce sovnance del prumire crapôte », tandis qu'il se complait, avec « li vix monnonke » à conter les histoires du temps-passé, les jeux et les spots, et les légendes populaires. Car il est étonnamment documenté, « li vix monnonke », et son neveu sait retracer ces tableaux de jadis avec un naturel savoureux, vraiment pittoresque.

Dans le même ordre peuvent être rangés d'autres épisodes des « hoywès années », comme *Trine-mon-cœur*, ou *Li Scrèt*, ou encore *Li trèsôr del Cour Delvâ*, bien que ces dernières visent davantage à l'effet dramatique. Cette note s'accroît encore en d'autres récits, tels que *Divins on bal* ou

*Une bonne farce*, jusqu'à confier la fantaisie macabre ou même lugubre. Chaque fois, cependant, le talent du conteur s'atteste par la vigueur du trait et par une précision du détail, qui sont d'un observateur bien wallon, en possession d'une langue étonnamment souple et expressive.

La pièce la plus récente, *Et l'Ardenne*, en apporte une preuve encore mieux appréciable. Rarement l'on poussa plus loin le souci de rendre scrupuleusement les moindres faits et gestes, les plus petits incidents d'une relation de voyage. Il y a là, semble-t-il, une sorte de parti pris, la volonté de montrer la prose wallonne assouplie à toutes les circonstances du récit, et l'auteur a mis de la coquetterie à triompher des difficultés, à choisir le mot rare, à recourir même à des termes plutôt techniques, exhumés laborieusement du dictionnaire.

Ces souvenirs d'Ardenne sont donc intéressants et précieux pour le curieux travail de la forme. Peut-être la minutie du détail, autant que ce wallon si savant, en rendent-ils par instants la lecture un peu monotone. Mais ces menus épisodes d'une course pédestre vers les hauts plateaux de la Baraque-Fraiture s'enveloppent heureusement d'une intense et pénétrante poésie.

On n'en pouvait attendre moins de M. Lucien Colson; ici encore, il a merveilleusement exprimé le charme secret des choses et toute la mélancolie des solitudes de la haute fagne. Voyez cet effet de nuit sur la lande désolée de Fraiture :

« Li nut' est vrèymint bèle, mins on po frisse. Co meyès steûles blawtèt è bleu cir. Il assotèle po dzeu les marâceûses trouffires qui s' sitindet à nnè pu fini, on djône viant qui fait frusi les bèyolis, les adjons, les gn' gnès et les fèchires... »

« Quéque fèy, on grand cwâré planté d' hauts sapins djète ine neure tèteche so les vûdès tères wice qui leu-z ombion si spâd dzo l' bète qui lût plainte. »

« Li pahulisté est grande âtou d' nos autes : nou brut n' respond à nos pas et à rôiemint d' noste atéléye, nole loupire à lon, rin qui l' maigué campagne ou des spèheurs di grands bwès... »

« Li voye si stind plate et bèle, et todis des hâvurnas às deus costés. »

« Quéle tristesse deût pèser avâr chal, qwand l' gris cir di l' hivièr el' racoûve ! Qwand l' nivaye a tourné so ces pauvriteûs tchamps, s' ètessant, quéque fèye deûs mètes haut ! Qwand les dreûtès cohes des verts sapins drènèt dzo li spèheur del blanke freûde wate ! Qwand les lapins vinèt crèver, edjalés à bwèrd del route ! Qwand, à fèy à clér del leune, à galop, ine bande di singlès triviesse li planeûre, traftant vès li spèheur d' on parfond bwès !... Ou bin, qwand sol corant des courts djoûs, dizeû les tères blanc moussèyes, on n' veut qu' des volèyes di cwerbâs qui baltèt è cwahant freûd, louûmint, bas, rasant d' leus longuès neûrès éles, li hoûreuse blankeheur, tot cwâktant, direût-on, tote li pènanse de Monde... »

Ce seul extrait suffit à caractériser la facture originale de l'œuvre, ainsi que le sens profond du paysage esquissé par l'auteur. On voudrait cependant citer d'autres passages, de curieux croquis des sites et des gens d'Ardenne ;

il faut lire, par exemple, la description d'un humble enterrement au hameau des Tailles. C'est d'un effet saisissant, qui donne bien la sensation d'infinie tristesse de ces parages : « Li d' seûlance di sol pauvriteûs croupet des Teyes, wisse qu'on n' veut flori nole bèle fleur et qu'on n' ôt tchanter nol oûhet !... »

Visiblement, la vieille Ardenne a « pris » notre poète, et les impressions qu'il nous en rapporte viennent en bonne place, dans ce volume, à côté des souvenirs de son pays d'enfance.

\*\*\*

**So tchamps, so vòyes.** — Voici la nouvelle œuvre du poète-ouvrier dont notre excellent confrère et collaborateur Olympe Gilbert saluait naguère, dans cette revue, le talent plein de promesses. L'auteur de ce recueil peut déjà compter, nous disait-il, « parmi les meilleurs lyriques wallons. »

Se voir proclamé, d'emblée, le digne émule et presque l'égal des Defrecheux et des Vrindts, c'est un de ces bonheurs littéraires dont nous avons peu d'exemples. Et l'aventure apparut encore plus étonnante quand on nous révéla l'humble sort de ce débutant, d'une sensibilité si particulièrement affinée, et qui n'est qu'un mineur, ou tout au moins un travailleur de la mine. Quoi ! dans les ténèbres de la bure, dans l'angoisse quotidienne d'un tel labeur, ce doux rêveur épris du charme discret des bois, de la splendeur du soleil et des mélancolies de l'automne ! Qu'une âme aussi impressionnable ait pu résister aux misères de cette ambiance, chacun ne doit-il pas s'en réjouir comme d'un triomphe de la poésie ?

Dans sa dure épreuve de la vie, le sens inné de la nature, l'amour de la solitude, le goût des rêves tranquilles sous le couvert, au bord des ruisseaux, ont sauvé Lucien Maubeuge. Poète par la grâce de Dieu, selon le mot de M. Chauvin, il a chanté comme le rossignol auquel il se compare :

« O tinrûle râskignou qui vique ès l'disseûlance,  
» Des buskédjes pleins d'verdeûre et d' douce pâhûlisté,

» Come twè, rwè dès tchanteûs, dji rwkire li brut des èwes,  
» Et d' vins l'parfond mistère des bwès, qwand c'est qu'dji m'sèwe,  
» Dja bon d'esse lon dè monde et d'j' rouvèye mes tourmintes. »

Voilà bien le secret de cette vocation consolatrice. Il faut admirer combien les yeux de cet esseulé se sont peu à peu ouverts, comment sa contemplation s'est amplifiée et de quels accents émus, ravis, il a su rendre ses émerveillements devant les grands spectacles des champs et des bois. Telles de ses descriptions font tableau, grâce au vivant relief du détail, grâce à des images d'une couleur évocatrice. Lisez plutôt cette strophe de la chanson des *Soyeû à grins*, dont la sérénité magnifique est d'un vrai poète :

« Tot come ine èwe dorèye, à lon l' tchamp d' blé s'mosteure,  
» Et l'soyeû fait huffer s'cwahante fâs d' vin l'trèsor,  
» Li grin tome èt racoûve li tère d' on tapis d' or,  
» Et l'èssince dè wassin si k'sème avâ l'nature... »

Nombreux sont les exemples de cette compréhension surprenante des beautés de la nature, traduite en une forme poétique singulièrement expressive. On le sent, Lucien Maubeuge éprouve une jouissance à fixer l'aspect du paysage sous les ardeurs de l'été, quand :

« Li solo toke, blankihe li grand'route dè vièdje, »

et aussi la douceur de la nuit de juillet :

« Li cir est ticté d'mèye siteûles,  
» Et l'leune qui vint louki dri l'hé,  
» Trawe, dè l'nutèye, les grisès teûles,  
» Tot-z-ârdjintant les bwès, les prés. . »

Par contre, il paraît pénétré de toute la mélancolie de l'arrière saison, quand il dépeint le bois dépouillé, le vol des feuilles mourantes et le regret des beaux jours enfuis :

« Li ptit rêwe qui s' sève à l'dilongue di l'aléye,  
» Epwète tot barbotant li foye qui tome sor lu... »

Alors, il choisit sur sa palette tous les tons neutres et les teintes embrumées d'une saisissante vision d'*Octôbe*, empreinte d'une tristesse intense et dont la touche finale semble déjà donner froid :

« Et d'vins l'samrou dè vint qu' hûzléye,  
» Dj'ôs piler come les mâlureûs,  
» Les ouhès qu' sintèt v'ni l'djaléye. »

Outre la sincérité qui rend ces impressions réellement émouvantes, il convient d'apprécier l'étonnante maîtrise des vers. En vérité, l'on se prend à demander d'où vient à cet humble ouvrier pareille science du rythme et de la rime, pareille divination des mots et des images.

Nous savons, par ses amis de Seraing, que le poète s'est doublé d'un artiste passionné pour la beauté de la forme ; il y paraît bien à la recherche évidente du terme approprié, voire à la réapparition de vieux vocables oubliés, qui viennent parfois s'enchâsser à miracle dans la phrase. Et c'est un autre étonnement de voir ce spontané s'astreindre à ce travail littéraire, sans que la fraîcheur de l'inspiration en paraisse amoindrie.

Encore faut-il, toutefois, faire à ce sujet quelques réserves. Si les beaux paysages cités plus haut semblent exempts de retouches et franchement dessinés d'après la nature, on peut distinguer aisément, en d'autres pièces, une part trop marquée de littérature. Il s'y trouve des morceaux de pure virtuosité, même dans la *Porminåde ès l'Hebaye* et surtout la *Porminåde ès Condroz*, dont on a vanté justement la composition si curieusement travaillée. Assurément, on n'en doit pas méconnaître non plus la vérité d'observation, ni la légèreté, le mouvement de la fantaisie, mais les variations multiples du rythme et toutes les cabrioles du vers ne laissent pas de faire tort à la sincérité savoureuse des impressions premières du poète.

Est-ce à dire qu'il faut passer sous silence, comme entachés de préciosité dans le style, d'admirables petits poèmes comme *Li Mouhagne*, *Li Clérisse*,

*Li Nêve*, dont le charme délicat fait penser à *La Foulzie*, d'Hégésippe Moreau? Autant vaudrait reprocher à l'artiste le souci même de son art.

Mais il importe, croyons-nous, de prévenir un amoureux de la nature, comme celui-ci, du danger des formes livresques dans le goût, par exemple, de cette apostrophe au rossignol :

« Djinti confré, poète inspiré dè Grand Maisse,  
» Mi qu'est si flawe tchanteû, dji d'meuire tot è marmaisse.  
» D'ètinde li son dèl lyre d'on bon ârtisse come twè. »

Pour agréable que soit l'idée, elle s'empreint d'une évidente afféterie et nous pensons que les figures défraîchies de l'allégorie, aussi bien que certaine invocation à la Muse, sont peu faites pour s'accorder à la verve primesautière d'un franc poète wallon.

Au surplus, l'auteur de *So l'champs, so vèges* n'est pas uniquement l'amant contemplatif des grands horizons et des jolis coins sous la feuillée. Il cultive aussi la petite fleur bleue, avec une grâce aimable qui nous vaut quelques sonnets charmants : *Po n'rose*, *Li portrait di m'crapaute*, *Li pauve meskène* et *L'èfant s'èduème*. Une exquise sensibilité s'allie encore ici à l'art délicat de la forme et l'on peut, certes, augurer un avenir glorieux pour l'écrivain qui sait exprimer de cet accent pénétrant le regret d'une année écoulée :

« Volà co n'rose flouwèye ès djârdin di m'jônnesse! »

Il est permis de faire moins de cas de quelques fantaisies comme *Les feumes à l'pompe*, *A l'bate di coqs*, et d'autres croquis de scènes populaires adroitement esquissées, cependant, avec une verve bien locale. La personnalité, de l'auteur s'affirme moins nettement dans ce genre et les lecteurs préféreront, sans aucun doute, le Maubeuge des décors champêtres et des tableaux d'idylle.

Souhaitons, pour l'éclat de la poésie wallonne, que ce nouveau venu demeure fidèle à son grand bois, aux prés fleuris, au gentil rêwe dont il écouta la douce chanson et qui lui inspira les plus belles pages de ce premier livre.

\*\*\*

**Rimés d'amour et djoyeusés tchansons.** — Ce « Jean Lamoureux », si bien nommé, semble un prédestiné, il a la vocation de la romance. Même lorsqu'il accorde sa guitare sur le mode plus allègre de la chanson populaire, il garde une sentimentalité souriante, sa verve s'abstient de la gaité expansive et du gros éclat de rire des autres chansonniers wallons, pourvoyeurs ordinaires de l'intermède.

Non que les chansons de Jean Lamoureux, que créèrent les bons comiques du Théâtre Wallon, ne méritent d'être accueillies avec faveur. Mais son penchant l'incline de préférence aux refrains aimables qui font rimer la fleur de mai et le doux plaisir d'amour. Il excelle dans ce genre des poètes galants, dont il a le tour gracieux et le charme ingénu. Sur le thème banal et cent fois ressassé des « Prumis Siermints », des « Prumires lâmes », des

« Veyes Letes » et des « Fleurs flouwèyes », il fait valoir souvent de jolies variations empreintes de sincérité et d'une saveur bien wallonne.

Toutes ces pièces ne sont pas, évidemment, d'une originalité très marquée ; certaines n'ont guère plus d'intérêt que des vers de circonstance. Par contre, il s'en trouve beaucoup d'une réelle fraîcheur, d'un sentiment pénétrant, comme les « Éures di djôye », « É temps des clawsons », ou bien « E pitit bwès », autant d'agréables sonnets adroitement tournés, dont ce tercet donne la note sans prétention :

« Dj'a r'louqui l'pièce wisse qu'on s'métève — A l'ombe, po houêter,  
» so l'wazon. — L'amour nos r'dire si douce tehanson. »

D'autres sont de petits croquis, comme « E vi pwèsse » ou « E lavasse », qui ont vraiment le relief de l'impression vécue. Parfois même, notre amoureux se complait à des raffnements assez imprévus, d'une préciosité qui n'est pas sans grâce :

« C'est drôle, mins creuriz-v' qui dji v' s'ainme — Têl mint fwert qui  
» tèle fêye dj'a pris — On vrêy plaisir à v' fê sofri? »

Voilà bien un témoignage d'amour que le divin Marquis n'aurait pas renié !

Ce trait suffit à prouver que l'auteur de ces fantaisies n'ignore aucune des émotions de l'éternelle comédie. Il est encore, à l'occasion, le rêveur qui chante d'un cœur attendri ses douces souvenirs et les premières joies d'enfance, la fuite trop rapide des jours et la fragilité du bonheur qui s'envole, « tot come li poussière à vint ».

Ce nouveau livre de Jean Lamoureux justifie donc amplement les éloges que M. le professeur Doutrepoint lui décerne en préface ; sans dire précisément qu'il fait songer à Pétrarque, on doit reconnaître en ces vers d'amour une effusion sincère, exprimée avec virtuosité par un excellent jongleur à rimes wallonnes.

Henry Odekerke.

## HISTOIRE

**Mémoires de Jean Sire de Haynin et de Louvignies** (1465-77). Nouvelle édition publiée par DD. BROUWERS, t. II<sup>e</sup>. Liège, Cornaux, édition de la Société des Bibliophiles liégeois, 1906 (1).

Le second volume des Mémoires du Sire de Haynin vient de paraître, édité par M. BROUWERS, actuellement conservateur des Archives de l'État à Namur, à l'activité sagace duquel nous devons déjà tant de travaux. Nous n'avons plus besoin de louer le soin méticuleux qui a présidé à la transcription du manuscrit, à la surveillance des épreuves, à l'identification des noms propres : nous en avons parlé dans cette revue à l'apparition du premier volume. Ajoutons que l'ouvrage se termine par un bon répertoire des noms de lieux et de personnes.

(1) Tirage restreint. Il n'y a qu'un petit nombre d'exemplaires dans le commerce, au prix de 30 francs les 2 volumes.

Ce volume-ci contient l'entrée de Charles le Téméraire à Mons, la fête de la Toison d'or à Bruges, le mariage du Téméraire, la deuxième expédition de Charles en France, l'entrevue de Péronne, et (avis aux historiens liégeois) le sac de Liège ; puis la 3<sup>me</sup> et la 4<sup>me</sup> expédition de Charles en France, la campagne de 1474 en Angleterre, la tenue du chapitre de la Toison d'or à Valenciennes en 1473, l'entrevue de Trèves en 1473, le transfert des cendres de Philippe le Bon et de sa femme à Dijon, puis les guerres de Lorraine, de Suisse, la mort de Charles au siège de Nancy, etc. Ce qui intéressera surtout nos historiens locaux, c'est le sac de Liège dont le récit servira désormais à contrôler et à compléter ceux de Commynes, d'Adrien d'Oudenbosch, d'Onufrius, etc.

Nous avons donc maintenant l'œuvre entière de Jean de Haynin et il est possible de se faire une idée complète de sa valeur comme historien. Certes, disons-le bien vite, ce n'est pas un Machiavel ni un Philippe de Commynes. Il est de la trempe de Froissart : il décrit, il décrit ; c'est un curieux pour qui la vie extérieure existe presque seule ; il y prend un plaisir que ne connaissent plus aujourd'hui que les femmes et les gens du peuple.

Pour lui tel est bien le principal. Quand il n'a pas tout vu, il interroge ceux qui ont vu pour compléter ses renseignements oculaires. Combien y eut-il de chevaliers à ce tournoi ? Qui fut présent, qui fut absent à la fête de la Toison d'Or ? Comment étaient, à ce mariage de Charles, les estrades, les tables, les chandeliers monumentaux, et le service ?... Il faut se garder de mépriser ces minuties : les historiens d'aujourd'hui, voyant par les bons yeux du sire de Haynin, feront avec ces traits précis de belle et bonne histoire des mœurs, ils exprimeront mieux la psychologie hors de ces événements si bien représentés. Les faits en disent long par eux-mêmes. On voit, par exemple, les braves notables de Mons tenir assemblée sérieuse pour savoir des plus anciens par quels cortèges et paroles traditionnelles, par quelles inventions originales ils recevraient le plus dignement leur duc. Et, quand le duc leur réclame, au lendemain de cette belle fête, 300 mille livres en sus des 34 mille livres de l'aide précédente, pour payer les frais de la guerre contre les Liégeois, et ceux de son propre avènement, et ceux de son futur mariage (quelle prévoyance en ce téméraire quand il s'agit de soutenir !), on voit les Montois s'exécuter sans murmure, comme on voit Jean de Haynin conter l'affaire sans se permettre de réflexion sur les actes de son « très redouté » seigneur.

Pourtant, après le sac barbare de Liège et le pillage systématique du Franchimont, au cœur de l'hiver, il y a deux réflexions, deux ! Il fallait que l'acte de répression fût bien sanglant pour que l'horreur du châtement tirât ce dilettante de son mutisme ! Mais vous ne devinez pas la valeur des réflexions susdites. D'abord il s'apitoie sur la ville, parce que... c'était une belle ville : « Ce fut dommage et pitié que lesdits Liégeois furent si mal » conseillés que d'avoir fait chose par quoi ils eussent desservi de faire » ainsi détruire eux et leur cité, leur pays et leurs biens (1) » ; et cette pitié

(1) Je rajeunis le texte, qu'il est inutile ici de transcrire lettre pour lettre.

bien entortillée dévie aussitôt vers une énumération des richesses de la ville, églises, abbayes, paroisses, etc., pour aller se noyer dans de générales et peu compromettantes sentences sur la fragilité des royaumes et autres biens de ce monde, ce qui lui permet de citer les Babyloniens, les Troyens, les Carthaginois, les Romains et les Banonyens (?), et, sans qu'il y mette de malice, d'oublier les Liégeois.

Car il n'y met pas de malice. Il est si obéissant, si soumis au fait accompli que la seconde de ses réflexions est pour justifier le duc : « Toutes gens d'entendement doivent pardonner à mondit seigneur monsieur le duc de Bourgogne ce qu'il en fit », car : 1° il le fit *très envi* et à grand regret; 2° les Liégeois lui avaient manqué de parole; 3° il devait bien secourir son cousin; 4° il fit d'ailleurs des édits pour protéger les églises et leur personnel. Là-dessus, il prie dévotement Dieu pour qu'il ait pitié et merci de tous ceux qui perdirent la vie dans cette occasion, et qu'il donne bonne vie aux survivants et « par espécial à mondit seigneur le duc et à tous ceux qui Faïment et qui furent avec lui à ladite prise et conquête de la cité de Liège ».

Sire Jean, est-ce votre prudence qu'il faut louer, ou votre indifférence pour tout ce qui n'est point chevauchées, sièges, armes, velours et banquets? Vos écrits ne sont point banals, sire Jean, ni par ce que vous dites ni par ce que vous taisez. Vous avez grand'raison d'avoir sans recherche ce ton qui ne s'indigne pas de quelques noyades et cette naïveté savoureuse des Hérodotes de tous les moyens-âges. Vous augmenterez d'une belle unité la liste des auteurs qui ressortissent à la brillante cour de Bourgogne. Vous qui avez composé ces récits pour votre amusement et l'amusement de quelques-uns, vous devez être bien fier de faire votre entrée dans la salle éclatante où trônent les historiens, tout fleuri, frais et en bon point, sous cet éclatant costume que vous ont fait les *Bibliophiles liégeois* et M. l'archiviste Brouwers.

Jules Feller.

### PATRIOTISME

EDMOND PICARD. *Essai d'une psychologie de la Nation belge.* — Bruxelles, Larcier. In-8° (22 x 15), 45 p. Prix : 2 fr.

« La Suisse..... a une âme commune procédant d'intérêts communs, formée des sentiments spéciaux suscités par cette communauté... La Belgique, malgré ses deux langues et ses deux populations, a aussi une âme commune se mouvant dans le cercle de leurs intérêts communs, n'abolissant pas les différences.

» Je répète que ce que j'ai nommé l'ÂME BELGE n'a pas d'autre signification » (p. 44).

C'est en ces termes que M. Picard définit sa tentative. Il exclut franchement par là toute unité nationale pareille à celle de la France ou de l'Allemagne. Mais il affirme que les traditions ont créé ou développé en nous des caractères communs qui nous distinguent des autres groupes. Et

comme il a derrière lui un long passé et une expérience prodigieuse de la vie belge. — sa parole est celle d'un témoin autorisé : je dirais plus autorisé que la plupart des historiens de cabinet, si je ne craignais le paradoxe.

Le Belge, dit-il, est mesuré, individualiste, travailleur, associationniste, « phileupore », ce qui veut dire : amoureux de bien-être. Le lecteur devine l'analyse qui justifie chacun de ses termes. Et à vrai dire, nous retrouvons chez les Flamands et chez les Wallons une certaine mesure : un bon sens, ami de la résolution moyenne, — la notion fermement assise des droits individuels, le goût du travail, l'esprit d'association et le désir d'une vie plantureuse.

Pourtant, que de différences dans les deux psychologies nous relève-rions si nous prenions ces termes l'un après l'autre ! La mesure ? Bien des gens la prêtent à la mentalité belge, encore qu'à notre goût les revendications de nos frères flamands semblent parfois la dépasser.

En vérité, nous avons deux mesures : un artiste exprimait récemment l'idée que nos arts étaient voués à la démocratie, il en voulait pour preuve l'amour des humbles que témoignent Meunier et Laermans ; or, si je vois de la mesure dans le génie de Meunier, je vois de l'outrance dans le talent — que j'aime, du reste, — de Laermans — et à tel point que les deux hommes semblent appartenir à deux races opposées. Qu'y a-t-il de commun entre le talent fin et mesuré de Pirmez, et le torrent qui gronde dans la poésie géniale de Verhaeren ? Quelle commune « mesure » y a-t-il entre le talent de Peter Behoît et le génie de César Franck ? bien plus, entre les éloges dithyrambiques, délirants que les journaux anversoïis prodiguent au premier, et l'appréciation élogieuse que nous accordons à notre grand homme ?

Faut-il poursuivre ? Non, sans doute : au surplus, mon dessein ne va pas à nier les intérêts communs qui nous unissent et qui doivent nous donner un idéal, en attendant qu'ils nous façonnent une âme commune. A ces intérêts immédiats, se joignent les souvenirs de relations séculaires et l'estime réciproque que se voueront toujours les hommes qui ont inlassablement combattu pour la liberté ; c'en est assez provisoirement ; c'est déjà beaucoup et cela nous promet encore plus.

Le reste est à parfaire. Les efforts de tous ceux qui ont une individualité puissante nous y aideront. Et je désire pour ma part — le vœu est compréhensible puisqu'il s'agit d'une œuvre en voie de création — que l'idéal par eux proposé, que la séduction par eux exercée nous élève vers la pensée libre et fière, aussi haut que possible.

J'aurais voulu plus brèves les réflexions philosophiques placées par M. Picard au début de son livre : bien qu'il ne soit pas, écrit-il, deux individus identiques, tout groupement présente des caractères spéciaux ; — ou bien ces réflexions constituent de simples aphorismes et déparent l'ouvrage ; ou bien elles prouvent trop : car, si tout groupement a ses caractéristiques, un groupement formé des Belges et des Hollandais, ou des Wallons et des Allemands, ou des Flamands et des Mongols, aurait aussi sa caractéristique, puisque ce serait un groupement — et, s'il en est ainsi, le fait que M. Picard

a trouvé entre tous les Belges des traits communs ne prouve en rien que ce groupe soit plus conforme qu'un autre à une réalité ethnique, sociale, politique ou géographique ?

Laissons ces critiques pour répéter que ce livre, comme tous ceux de M. Picard, porte la marque d'un homme qui a beaucoup fait pour la nation belge. Que l'on approuve ou que l'on modifie ses conclusions, on travaillera avec l'auteur à une tâche attrayante, difficile et noble.

*Fernand Mallieux.*

### VARIA

Giov. TESCIONE. *Didine, scene Belge*. — Caserta, Casa Editrice della Gioventù, in Santa Maria C. V. In-8° (24 x 10), 61 p. Prix : fr. 0,50.

Scènes de Wallonie racontées par un Italien : l'histoire d'une liaison entre un jeune Napolitain, étudiant à Liège, et *Didine*, demoiselle de magasin, son amie, sa maîtresse, qu'il possède, qu'il aime, qu'il respecte enfin et qu'il se jure d'épouser. Elle meurt, hélas ! d'avoir connu l'amour et les douleurs d'une maternité avortée, tandis que Maxime se reproche amèrement de ne pas lui avoir révélé la promesse d'épousailles qu'il s'était faite. — Histoire commune et touchante, contée avec sincérité, et non sans lyrisme. L'accent de la vérité se marque dans ces pages et les rend émouvantes ; le très jeune écrivain qu'est M. Tescione a évité la littérature et cherché à dire vrai. L'âme joyeuse et douce de *Didine* est heureusement dessinée ; le repentir de Maxime, parce qu'il n'a pas dévoilé à sa maîtresse ses projets nuptiaux, parce qu'il ne lui a pas donné tous les gages de sa confiance, mérite de nous toucher.

L'aspect de nos rues, le mouvement de la Meuse, les incendies de nos hauts-fourneaux, Chèvremont, les crémignons, Wandre, le champ de glace de Fragnée, jouent un rôle dans l'action et sont décrits avec une poésie fidèle. — Œuvre de début, sans doute, mais œuvre très vivante et très sincère ; par là même, œuvre à lire.

*F. M.*

### Faits divers

**Un épisode de la Lutte des langues en Belgique.** — Malgré les protestations des Wallons, la Chambre des Représentants a adopté l'article 21 bis de la loi sur les mines, amendé par le Gouvernement. Cet amendement impose la connaissance approfondie de la langue flamande aux ingénieurs en service dans les futures mines du Limbourg, et même aux ingénieurs des bassins houillers de Wallonie. L'amendement était présenté comme « juste, légitime et nécessaire », par le Ministre du travail, un Wallon de Liège, M. Gustave FRANCOÏTE.

« Vous êtes un Wallon, et vous nous trahissez ! s'est écrié M. HAMBURSIN. La Wallonie commence à en avoir assez des exactions flamandes ! »

« Vous allez, a dit M. Hoyois, mettre les ingénieurs wallons dans un état d'infériorité inadmissible. Il en résulterait que les Wallons ne pourraient plus avoir de situation, même en Wallonie. Il y a déjà trop de Wallons qui se trouvent exclus des situations et des postes officiels pour que nous puissions admettre que l'on persévère dans cette voie. On ne peut continuer à mettre les Wallons hors la loi ! »

« Les droits des Wallons, a ajouté M. DE LIMBOURG-STIRUM, sont déjà trop annihilés. Les flamingants veulent-ils frapper d'ostracisme les ingénieurs de l'Université de Liège, d'où sortait l'illustre André Dumont, le père de l'inventeur des mines du Limbourg ? »

Toutes les protestations n'ont servi à rien. L'article proposé a été adopté par une majorité de 86 voix contre 48. Les catholiques et les socialistes wallons se sont divisés ; les libéraux ont voté contre unanimement.

Les noms des opposants méritent d'être retenus. Ce sont : MM. Allard, Ason, Berloz, Boel, Buisset, Caeluwaert, Cappelle, Cousot, Dallemagne, de Limbourg-Stirum, Davignon, Delporte, Descamps, Destrée, Dewandre, Drion, Duquesne, Féron, Flechet, Fossion, Gendebien, Hambursin, Harmignies, Heynen, Horlait, Hoyois, Hubert, Janson, Jourez, Lambillotte, Lemonnier, Léonard, Lorard, Malempré, Mansart, Maroille, Masson, Mélot, Monville, Neujean, Pepin, Petit, Pirard, Pirmez, Roger, Snoy, G. Terwangue, Van Marcke.

Dès que fut connu ce vote mémorable, un mouvement de protestation singulièrement puissant s'est manifesté dans presque toute la presse de langue française. Tous les journaux, sauf un certain nombre de feuilles gouvernementales, ont été unanimes à critiquer vivement la décision prise. De nombreuses pétitions se préparaient quand un revirement caractéristique se produisit soudain : la Chambre revint à récipiscence.

M. FRANCK, député flamand d'Anvers, proposa de réduire l'obligation au cas des ingénieurs fonctionnant en pays flamand. Il déclara qu'« on avait donné aux Flamands plus qu'ils n'avaient demandé, et même ce qu'ils n'avaient pas le droit d'avoir ». Il ajouta : « Ne laissons pas accréditer cette légende que nous, qui sommes des défenseurs convaincus des droits de la langue flamande, nous songions, pour défendre celle-ci, à porter atteinte au droit d'autrui. » Et plus loin : « Je fais appel au sentiment de toute la Chambre pour que nous détrompions ceux qui ont affirmé que les défenseurs des droits imprescriptibles des Flamands songent à imposer sans mesure le Flamand en pays wallon, ou qui croient qu'il y a ici une majorité flamande contre une minorité wallonne. »

L'amendement Franck et consorts a été adopté par 105 voix contre 41 et 7 abstentions. Il y a donc eu 41 Flamingants irréductibles.

Depuis lors, le projet de loi a été retiré. Il pourra être représenté. Mais la presse a suffisamment répandu et commenté ces faits divers, pour que nous nous abstenions d'y insister pour le moment.

**Les Concours d'Histoire wallonne.** — L'initiative prise par le *Cercle Verriétois de Bruxelles*, dont nous avons rendu compte ici-même, a obtenu le plus brillant des patronages. S. M. le Roi, S. A. R. le Prince Albert de Belgique, les villes de Liège et de Verviers, ainsi que bon nombre d'éminentes personnalités wallonnes, encouragent de leur appui effectif le Concours pour la composition d'une « Histoire des libertés liégeoises » et l'élaboration d'un mémoire sur la « Lutte des États de Liège contre la Maison de Bourgogne ».

On sait qu'un prix de 500 francs est affecté au meilleur mémoire pour chacun des deux sujets. La lice est ouverte jusqu'au 31 octobre 1907. Une circulaire, indiquant en détail les conditions du concours, est adressée sur demande faite au Secrétaire du *Cercle Verriétois*, 1, boulevard Anspach, Bruxelles.

De son côté, la *Ligue Wallonne de Liège*, à l'occasion du x<sup>me</sup> anniversaire de sa fondation, ouvre un concours pour la rédaction d'un ouvrage rappelant les « Grands Hommes de la Wallonie et les raisons de leur célébrité ». Il s'agit, on le devine, d'un ouvrage de propagande patriotique qui, au surplus, doit être rédigé en un style simple et familier, présenté sous une forme attrayante, pour être répandu dans le public en général, par exemple par la voie des écoles.

Un prix de 350 francs est affecté à ce concours, et des récompenses pécuniaires pourront être accordées en outre aux mémoires classés second et troisième. Le règlement détaillé est en distribution au Secrétariat de la Ligue, 20, rue des Bonnes-Villes, à Liège.

Nous souhaitons le plus brillant succès à la *Ligue Wallonne de Liège*, et nous réitérons nos vœux pour l'initiative du *Cercle Verriétois de Bruxelles*.

« **Wallonia** » à Ostende. — Les fêtes de Pâques à Ostende-Centre d'Art ont été superbes et très courues. Tant mieux, car elles ont vu le triomphe... de « Wallonia » !

Dans un cortège magnifique organisé en hommage à la France, un char superbe, dû à l'initiative des Ostendais, rappelait la Wallonie et portait le nom de notre Revue.

L'organe ostendais *Le Carillon* donne de ce char allégorique une description qui fera beaucoup aimer cette œuvre d'art d'un jeune Liégeois :

« Le thème est la glorification de l'activité wallonne. Une figure principale, *Wallonia*, portant le rameau d'olivier, est flanquée de *l'Industrie* et de *l'Art* symbolisés par une jeune fille portant la lyre et nimbée de lauriers, une guirlande de fleurs et de fruits ; *l'Abondance* relie les personnages. Ce groupe est adossé à une stèle armoriée, surmontée de *l'Aigle*, la persévérance, agriffant un cartel encadré de chêne et de laurier. Les balustrades portent en décoration des panneaux avec attributs de l'art et de l'industrie. Des brûle-parfums fument à chaque côté du groupe principal. La Meuse et l'Ourthe coulent au pied de *Wallonia*, et des coquilles, chimères, vagues, etc., relient les deux groupes entre eux. Une décoration occupe la face postérieure du char. La partie inférieure est garnie d'une frise d'abeilles, le *Travail*, avec filets en rosaces.

« Presque toute l'exécution est en staff et toile peinte ; les trois allégories : *Wallonia*, *Art* et *Industrie* sont des personnages vivants.

« Ce char était précédé d'un héraut d'armes à cheval, portant l'étendard de la *Wallonie* et de quatre hérauts à pied portant les écussons des provinces wallonnes. Il est l'œuvre de M. Lobet, un jeune architecte liégeois. »

Le char construit par M. LOBET a obtenu le prix de deux mille francs et une superbe bannière. Tout le monde l'a applaudi à ce brillant succès.

Au jeune architecte liégeois, tous les compliments de *Wallonia* et nos meilleures félicitations.

### Ouvrages reçus

*L'organisation systématique de la documentation et le développement de l'Institut international de Bibliographie.* (Institut intern. de Bibliogr., publication n° 82.) — Bruxelles, au siège de l'Institut. In-8° (16 × 25), 66 p. et 4 planches.

*Union des Auteurs Sérésienis. 5<sup>e</sup> Annuaire.* — Liège, Lambotte. In-8° (19 × 12.8), 64 p. Prix : 50 cent.

BADEL, Emile. *A travers la Belgique, impressions et souvenirs.* — Malzéville, E. Thomas. In-8° (20.8 × 12.5), 154 p.

CHANTAVOINE, Jean. *Beethoven, étude sur la vie et l'œuvre avec catalogue et bibliographie.* — Paris, Félix Alcan, Collection : « Les Maîtres de la musique ». In-8° (20 × 13), 260 p. Prix : 3 fr. 50.

DEAUVILLE, Max. *La fausse Route, roman.* — Bruxelles, Larcier. In-8° (18.8 × 12), 107 p. Prix : 3 fr.

DES OMBIAUX, Maurice. *Io-ïe Bec-de-lièvre, roman.* Brux., Association des Écrivains belges. In-8° (18.4 × 12), 180 p. Couverture illustrée par G.-M. STEVENS. Prix : 3 fr. 50.

GOLDSCHMIDT, Robert, et OTLET, Paul. *Sur une forme nouvelle du Livre : le Livre microphotographique.* — Bruxelles, Institut international de Bibliographie. In-8° (24.5 × 16), 11 p.

GROSS, Jules. *Theoduline, poème valaisan, avec illustrations du peintre F.-Louis RITTER et une préface de Georges BARRAL.* — Paris, Fischbacher. « Collection des Poètes français de l'étranger ». In-8° (18.5 × 12.8), xxiv + 240 p. Portrait et autographe de l'auteur ; vignettes. Prix : 3 fr. 50.

HELBIG, Jules. *L'Art mosan depuis l'introduction du Christianisme jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle,* publié conformément au désir de l'auteur par Joseph Brassinne. Tome I : Des Origines à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. — Bruxelles, van Oest. In-4° (32.5 × 25.7), 151 p. Grav. et pl. Prix : 20 fr.

HOUYOUX, Paul. *La Grande Grèce. De Stamboul à Naples.* — Brux., Dechenne. In-8° (19.5 × 12.5), 106 p. Prix : 1 fr. 50.

JASPAR, Paul. *Du vieux du neuf, par Paul Jaspar, architecte.* Liège, 1907. — Liège, s. n. 46 feuillets d'album (32 × 25), illustr. de l'auteur. Hors commerce.

LERUTH, Jules. *Armanak de Pays d'Haive, publié par Jules Leruth*



et sauprants bons Auteurs wallons. Année 1907. — Bressoux, Victor Carpentier. In-8° (17.3 × 12.8), 128 p. Prix : 0.20.

LE MAGNIN DE ROUEMONT. *Contes merveilleux de l'Alsace*. — Kleinbronn (Paris), G. Ficker. In-8° (17.2 × 11.5), xii + 274 p.

NELIS, Maurice. *Les Aïeux noirs*, poèmes. — Gembloux, L. Berce. In-8° (19 × 13), 65 p. Prix : 1 fr. 25.

PASCHAL, Léon. *Hélie*, drame. — La Haye. Cahier autographié (27 × 22), 85 p. Hors commerce.

ROLLAND, Eugène. *Flore populaire ou Histoire naturelle des Plantes dans leurs rapports avec la Linguistique et le Folklore*. Tome VI. — Paris, chez l'Auteur, 5, rue des Chantiers. In-8°, 307 p. Prix : 8 fr.

SCULFORT DE BEAUREPAS, Serge. *La politique mondiale. Ligue anglo-pance Celtique-slave. Conférence et Rapport*. — Paris, Cassegrain. In-8° (24.5 × 15.8), 40 p.

SMULDEBS, Carl. *Les feuilles d'or*, roman. — Bruxelles, Larcier. In-8° (18.7 × 12.2), 257 p. Prix : 3 fr. 50.

TILKIN, Alphonse. *Dj'a metou l'ferou*, comédie de 3 actes. — Liège, Van Mol. In-8° (19.5 × 12.5), 87 p.

VIRRÉS, Georges. *L'inconnu tragique et autres nouvelles*. Avec 25 dessins de François BEAUCK. — Bruxelles, Vromant. In-8° (19 × 12), 275 pages.

WAUTHY, Léon. *La facile Liaison*, roman : mœurs de demain. — Paris-Verviers, Wauthy frères. In-8° (18 × 10), 105 p. Prix : 1 fr. 25.

XHIGNESSE, Arthur. *Essai d'Economie politique formulée. Seconde partie : Notions sur la Force de travail, sa Représentation graphique et les Éléments qui lui affectent*. (Extrait des Mémoires de la Société des Sciences du Hainaut. T. IX, 2<sup>e</sup> série). — Mons, Dequesne-Masquillier. In-8° (24 × 17), 31 pages.

DE ZUYLEN DE NYVELT, Hélène. *Le chemin du souvenir*, roman. — Paris, Juven. In-8° (19 × 12.5), 287 p. Prix : 3 fr. 50.



## Le Hanneton dans nos traditions populaires

Le joli temps de mai nous est enfin revenu, prodiguant partout la verdure et les fleurs, ramenant avec lui un nouveau plaisir enfantin : la chasse aux hannetons. Ces chevaliers moyen-âgeux, à la cuirasse brune, au haut-de-chausse rayé de blanc, sont suspendus gauchement et lourdement aux extrémités des branches de noisetier ou de charme qu'ils font pencher sous leur poids.

Et voici que par le sentier bordé de haies au feuillage d'un vert tendre s'amènent quelques enfants pleins d'excitation. Armés de gaules, une boîte à cigares ou à savon percée de trous, sous le bras, ils vont, jeunes Tartarins, à la chasse aux hannetons. Ceux-ci tombent sur le dos, pesamment endormis, et, comme les combattants étendus sur le sable de l'arène, font de vains efforts pour se retourner. Mais des mains agiles les ont déjà saisis et les boîtes garnies préalablement de feuilles d'aubépine ou de charme se remplissent rapidement.

Le soir, la scène est un peu autre. Dans la demi-obscurité d'un crépuscule de mai, faites une promenade parmi les chemins longés de haies reverdies, vous rencontrerez sûrement de joyeuses marmailles poursuivant le vol étourdi des hannetons, écoutant sous la feuillée si un susurrement confus, un bruissement d'élytres ne trahit pas la présence d'un de ces coléoptères activement recherché. Un bruit se fait-il entendre, quelques petits persécuteurs secouent vivement le feuillage pour dénicher le hanneton, puis, s'agenouillant au pied de la haie, ils scrutent et tâtent l'herbe, en écoutant. Leurs efforts sont ils vains, ils recommencent jusqu'à ce que l'insecte soit découvert.

Pendant ce temps, d'autres enfants, le mouchoir à la main, se tiennent *anichés pou aguigné l'z hannetons*; les aînés s'évertuent à grimper aux arbres pour les prendre.

Un hanneton est-il tombé à terre, l'équipe des galopins se dispute

la proie au prix d'une *caboulée* générale, où le plus subtil capture souvent l'ennemi qu'il emprisonne avec mille précautions dans une boîte remplie de feuilles d'où s'exhale une odeur vague d'acide formique.

Ce sont, en somme, des concours d'où sortent vainqueurs ceux qui ont capturé le plus de hannetons.

Le *djambot*, ce « ketje » du Borinage, chasse le hanneton avec un balai et il n'abandonne son *ramon* que lorsque la mère impatientée vient le lui reprendre des mains. C'est curieux de voir ces gamins, à la tombée des nuits de mai, manier le balai au milieu des places encadrées d'arbres et des chemins longés de haies. Ce faisceau de genêts emmanché d'une tige de bois devient dans leurs mains une arme redoutable, malheureusement parfois offensive; car la partie tourne au tragique, quand un coup de *ramon*, dévié par inadvertance, vient pocher l'œil d'un des bambins. Les gosses apitoyés se pressent alors autour de la victime et cessent leur chasse; sinon, ils n'abandonnent leur partie de plaisir qu'à la nuit venue, quand ils sont lassés de leurs gambades.

Le hanneton porte des noms bien différents dans notre pays: *Am'ton*, à Nivelles, Genappe, Frameries, etc.; *Abalowe*, *balowe* (Liège); *balawe* (Verviers), *balouge* (Namur), *balouche* (Jodoigne), *harnicot*, *harnicoté* (Ardennes), *hourlon* ou *hourlou* (pays Gaumet), *cadoûw* (Dour). En certaines formulettes montoises et namuroises, pour l'amadouer, on l'appelle *tion*!

En Hainaut, on le nomme *bruan* ou *brouant*, à cause du bruit qu'il fait en agitant les ailes; *moûni*, *moûny* « meunier », s'il a les élytres blanchâtres; *capucin*, si son corselet est brun ou rougeâtre; on le désigne sous le nom de *prêcheû*, *princheû* « prêcheur, prédicateur », à cause du bruit qu'il produit en volant, ou parce que, tenu verticalement par l'abdomen, il semble imiter les gestes d'un prédicateur en remuant les pattes (1).

A Lessines; le mâle s'appelle *brouan*, la femelle *baluche*. A Silly, Bois de Lessines, on lui donne les noms de *gardero* et *gardinjan*. Enfin il s'appelle *roi* (flamand *koningsken*), s'il est très petit, de couleur rouge foncé et sans tache blanche.

A Namur, on divise les hannetons en deux espèces: les minces, aux ailes brunes et luisantes, sont considérés comme plus vigoureux, ce sont les *riwès*, les « rois »; les gros, aux ailes couvertes de taches blanches, ce sont les *mounis* « meuniers ». (2)

(1) SIGART, *Glossaire montois*, p. 102, 253, 292. — DEFRECHEUX, *Vocabulaire wallon des noms d'animaux*, v. abalowe. Id. *Enfantines liégeoises*.

(2) PIRSOUL, *Dictionnaire wallon-français, dialecte namurois*. V° *balouge*.

Le hanneton est un des rares insectes qui prennent place dans le folklore; l'enfant lui parle comme s'il en était compris; il cherche à l'attirer par l'appât d'une friandise, par la crainte d'un châtement. Aussi la chasse aux hannetons est-elle l'occasion de refrains locaux, au rythme naïf et monotone, répétés sans cesse par la marmaille.

Voici quelques-unes de ces formulettes. (1)

1.  
*Abalowe, vinez d'lez mi: .*  
*Vos ârez de pan bény.* Liège.  
Variante: *pan rosti* « pain rôti ».

2.  
*Brouant, v'nez par chi,*  
*Vos ârez du pain bény!*  
*N' d'allez ni par là,*  
*Vos ârez des côps d' martia!* Lessines.

3.  
*Ham'ton, av'nez par ci,*  
*Vos ârez du peign bény.*  
*N' d'allez ni par là,*  
*Vous ârez d' l'imbaras!* Wasmes, Hornu.

A Genappe, on emploie une formulette presque identique pour appeler la chauve souris. Le pain bény du hanneton, ce ne peut être que les feuilles d'aubépine. Au lieu de « pain bény », on dit parfois « du plaisi. »

4.  
a) *Hanneton,*  
*V'nez sus m' ramon,*  
*Vos êrez 'ne trinke de guêbeun.* Wihéries.

b) *Ham'ton, ham'ton,*  
*A v'nez su m' ramon*  
*Vos ârez 'ne trinke de gambon*  
*Al ducace de Quaregnon.* Wasmuel.

c) *Hanneton,*  
*Viè su m' ramon,*  
*Taras du gambon,*  
*Al ducace de Quaregnon.* Quaregnon.

5.  
*Cadoûw, cadoûw,*  
*Viè-te al ducace de Douw?*  
*T'âras du bouboûw!* Dour.  
*Bouboûw, « bonbon. »*

6.  
*Cadoûw, rinvêye!*  
*T'êras du lait buré,*  
*Si ty n' vié niœ,*  
*Tu n' d'êras niœ.* Dour

7.  
*Am'ton, am'ton,*  
*Vênèz par ci,*  
*Vos ârez del tâte au riz.*  
*Èn' d'alèz ni par là,*  
*Vos ârez de coups d' coutia.* La Hestre, Fayt, Haine-S-Pierre.

\* \* \*

La chasse terminée, commence un nouveau plaisir d'une naïveté cruelle. C'est celui d'attacher le hanneton par la queue au moyen d'un fil et de le faire tourner jusqu'à ce que la vitesse acquise le force à ouvrir les ailes et à bruire. C'était déjà l'amusement des jeunes Grecs, puisqu'Aristophane, dans les *Nuées*, nous parle du *mélolonthe*

(1) Notre documentation a été complétée par des notes extraites des dossiers de *Wallonia*.